

## Quand je t'ai rencontrée

*Il faut avoir un chaos en soi pour accoucher  
d'une étoile qui danse.*

Friedrich NIETZSCHE

### DÉFLAGRATION

### CRI DE FEMME

### APPEL AU SECOURS !

Un bruit de verre brisé me tira de mon cauchemar. J'ouvris les yeux dans un sursaut. La chambre était plongée dans l'obscurité et la pluie frappait contre les vitres.

Je me redressai péniblement, la gorge sèche. J'étais fiévreux et trempé de sueur. Je respirais difficilement, mais j'étais toujours vivant.

Je jetai un coup d'œil au radio-réveil :

**03 : 16**

Il y avait de l'agitation au rez-de-chaussée et j'entendais distinctement les persiennes claquer contre le mur.

J'essayai d'allumer la lampe de chevet, mais comme souvent, l'orage avait fait sauter le courant sur Malibu Colony.

Je me levai avec difficulté. J'avais des nausées et la tête lourde. Mon cœur cognait dans ma poitrine comme si je venais de courir le marathon.

Pris de vertiges, je dus m'appuyer contre le mur pour ne pas chuter. Les somnifères ne m'avaient peut-être pas tué, mais ils m'avaient expédié dans des limbes d'où je n'arrivais pas à m'extirper. Mes yeux surtout m'inquiétaient : c'était

comme si on les avait rayés et ils me brûlaient tellement que j'avais du mal à les garder ouverts.

Torturé par la migraine, je me fis violence pour descendre les quelques marches en me tenant à la rampe. À chaque pas, j'avais l'impression que mon estomac se retournait et que j'allais vomir au milieu des escaliers.

Dehors, la tempête faisait rage. Sous le feu des éclairs, la maison ressemblait à un phare au milieu d'une tempête.

Arrivé en bas des marches, je constatai les dégâts : le vent s'était engouffré par la baie vitrée restée grande ouverte, renversant au passage un vase en cristal qui s'était brisé sur le sol, et la pluie torrentielle commençait à inonder mon salon.

*Et merde !*

Je me hâtai de refermer la vitre et me traînai dans la cuisine pour dénicher une boîte d'allumettes. C'est en revenant dans le séjour que je sentis soudain une présence suivie d'une respiration.

Je fis volte-face et...

★

Une silhouette féminine, svelte et gracile, se détachait en ombre chinoise dans la lumière bleu nuit du dehors.

Je sursautai puis écarquillai les yeux : pour le peu que j'en voyais, la jeune femme était nue, une main posée sur son bas-ventre, l'autre cachant sa poitrine.

*Manquait plus que ça !*

– Qui êtes-vous ? demandai-je en m'approchant et en la détaillant de haut en bas.

– Hé, vous gênez pas ! cria-t-elle en attrapant le plaid en laine d'Écosse posé sur le canapé pour se l'enrouler autour de la taille.

– Comment ça, « vous gênez pas ! » ? C'est le monde à l'envers ! Je vous signale que vous êtes chez moi !

– Peut-être, mais ce n'est pas une raison pour...

– Qui êtes-vous ? demandai-je de nouveau.

– Je pensais que vous me reconnaîtriez.

Je la distinguais mal, mais sa voix, en tout cas, ne me disait rien et je n'avais nulle envie de jouer aux devinettes. Je grattai une allumette pour enflammer la mèche d'une vieille lampe tempête chinée sur le marché aux puces de Pasadena.

Une lumière douce colora la pièce et me révéla le physique de mon intruse. Une jeune femme d'environ vingt-cinq ans au regard clair mi-effarouché, mi-mutin et à la chevelure couleur de miel qui ruisselait de pluie.

– Je ne vois pas comment j'aurais pu vous reconnaître : on ne s'est jamais rencontrés.

Elle laissa échapper un petit rire moqueur, mais je refusai d'entrer dans son jeu.

– Bon ça suffit, mademoiselle ! Qu'est-ce que vous faites là ?

– C'est moi : Billie ! dit-elle comme une évidence en remontant le plaid sur ses épaules.

Je remarquai qu'elle frissonnait et que sa bouche tremblait. Pas étonnant : elle était trempée et la salle était glaciale.

– Je ne connais pas de Billie, répondis-je en me dirigeant vers le grand placard en noyer qui me servait de fourre-tout.

Je fis coulisser la porte et, en fouillant dans un sac de sport, je mis la main sur un drap de plage aux motifs hawaïens.

– Tenez ! criai-je en lui jetant la serviette depuis l'autre bout du séjour.

Elle l'attrapa au vol, s'essuya les cheveux et le visage en me défiant du regard.

– Billie Donnelly, précisa-t-elle en guettant ma réaction.

Je restai plusieurs secondes immobile, sans vraiment comprendre le sens de ses paroles. Billie Donnelly était un personnage secondaire de mes romans. Une fille plutôt attachante mais un peu paumée, qui travaillait comme infirmière dans un hôpital public de Boston. Je savais que beaucoup de lectrices s'étaient reconnues dans son personnage de *girl next door* qui enchaînait les histoires d'amour foireuses.

Interloqué, je fis quelques pas dans sa direction et braquai la lampe sur elle. De Billie, elle avait l'allure élancée, dyna-

mique et sensuelle, la frimousse lumineuse, le visage un peu anguleux, piqué de discrètes taches de rousseur.

Mais qui était cette fille ? Une fan obsessionnelle ? Une lectrice qui s'identifiait à mon personnage ? Une admiratrice en mal de reconnaissance ?

– Vous ne me croyez pas, c'est ça ? demanda-t-elle en s'installant sur un tabouret derrière le bar de la cuisine et en attrapant dans la corbeille de fruits une pomme qu'elle mordit à pleines dents.

Je posai ma lampe sur le comptoir de bois. Malgré la douleur aiguë qui me cisailait le cerveau, j'étais bien décidé à garder mon calme. Les comportements intrusifs auprès de célébrités étaient monnaie courante à Los Angeles : je savais qu'un matin, Stephen King avait trouvé un homme armé d'un couteau dans sa salle de bains, qu'un scénariste en herbe s'était introduit chez Spielberg juste pour lui faire lire un script et qu'un fan déséquilibré de Madonna avait menacé de lui trancher la gorge si elle refusait de l'épouser...

Pendant longtemps, j'avais été épargné par ce phénomène. Je fuyais les plateaux télé, refusais la plupart des demandes d'interviews et, malgré l'insistance de Milo, ne me mettais pas en scène pour la promotion de mes livres. Je prenais comme une fierté le fait que mes lecteurs apprécient mes histoires et mes personnages plus que ma modeste personne, mais la médiatisation de mon histoire avec Aurore m'avait fait basculer malgré moi de la catégorie des écrivains à celle moins prestigieuse des *people*.

– Hé ! Ho ! Y'a quelqu'un au bout du fil ? m'interpella « Billie » en agitant les bras. On dirait que vous avez deux de tension avec vos yeux en couilles d'hirondelle !

*Même vocabulaire « imagé »...*

– Bon, ça suffit à présent, vous allez passer quelque chose sur le dos et rentrer chez vous sagement.

– Je crois que j'aurais du mal à rentrer chez moi...

– Pourquoi ?

– Parce que chez moi, c'est dans vos livres. Pour un petit génie des lettres, je vous trouve un peu long à la détente.

Je soupirai sans céder à l'exaspération. J'essayai de la raisonner :

– Mademoiselle : Billie Donnelly est un personnage de fiction...

– Jusque-là, je suis d'accord.

*C'est toujours ça de pris.*

– Or, cette nuit, dans cette maison, nous sommes dans la réalité.

– Ça me paraît clair.

*Bon, on avance.*

– Donc, si vous étiez un personnage de roman, vous ne pourriez pas être là.

– Si !

*C'était trop beau.*

– Expliquez-moi comment, mais expliquez-le vite car j'ai vraiment sommeil.

– Parce que je suis tombée.

– Tombée d'où ?

– Tombée d'un livre. Tombée de votre histoire, quoi !

Je la regardai, incrédule, sans comprendre un traître mot de ses divagations.

– Je suis tombée d'une ligne, au milieu d'une phrase inachevée, ajouta-t-elle en désignant sur la table, pour me convaincre, le livre que m'avait donné Milo au déjeuner.

Elle se leva et m'apporta l'exemplaire qu'elle ouvrit page 266. Pour la deuxième fois de la journée, je parcourus le passage où l'histoire s'arrêtait brutalement :

Billie essuya ses yeux noircis par des coulées de mascara.

– S'il te plaît, Jack, ne t'en va pas comme ça.

Mais l'homme avait déjà enfilé son manteau. Il ouvrit la porte, sans un regard vers sa maîtresse.

– Je t'en supplie ! hurla-t-elle en tombant

– Vous voyez, c'est écrit : « hurla-t-elle en tombant ». Et c'est chez vous que je suis tombée.